



HAL
open science

Le Foulard rouge et l'inquiétant panier

Vincent Durand-Dastès

► **To cite this version:**

Vincent Durand-Dastès. Le Foulard rouge et l'inquiétant panier : De quelques femmes fantômes de la tradition chinoise. *Eurasie*, 2012, *Histoires de fantômes et de revenants*, 22, pp.161-182. halshs-01388770

HAL Id: halshs-01388770

<https://shs.hal.science/halshs-01388770>

Submitted on 27 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE FOULARD ROUGE ET L'INQUIÉTANT PANIER

De quelques femmes fantômes de la tradition chinoise

Vincent DURAND-DASTÈS
INALCO-équipe ASIÉS

Résumé

Si l'on en juge par l'abondance et la qualité de ses histoires de fantômes, la Chine est un des pays les plus hantés qui soient ! Parmi les dieux chinois, beaucoup sont d'anciens fantômes qui ne reçurent un culte qu'après avoir dûment intimidé les vivants. Dans la sphère littéraire, qui fourmille littéralement de spectres, ce sont les revenantes qui eurent surtout la faveur des écrivains : poétesses fantômes et ombres de femmes jadis aimées ont ainsi nourri bien des œuvres nostalgiques, et le thème de la rencontre d'un jeune homme et d'une belle et spectrale inconnue a donné naissance à certaines des plus originales histoires d'amour. La tradition orale colporte, quant à elle, une vision moins optimiste de la rencontre avec la revenante : de jeunes suicidées cherchent ainsi à convaincre d'autres femmes de se pendre à leur tour pour prendre leur place dans le monde des morts intranquilles. Ce texte développe, à travers la lecture de contes populaires modernes, le thème, moins bien connu, des femmes mortes en couches. Si l'on voit certaines de ces revenantes chercher à provoquer le trépas d'une parturiente, dans d'autres histoires, ces mères fantômes useront de toute la force de leur restant de vie pour que leurs enfants, sortant de leur tombe comme d'une matrice, puissent voir le jour.

La Chine est une terre si fertile en histoires de fantômes que l'on se sent littéralement hanté à l'idée de commencer à discourir de ceux-ci... Comme annonceurs de bonheurs ou de catastrophes, les revenants apparaissent dès les plus anciennes chroniques historiques, et la première collection entièrement dédiée aux spectres, la *Chronique des âmes en grief* (*Yuanhun zhi* 冤魂志), date du VI^e siècle de notre ère¹. Encore, les fantômes occupaient-ils déjà une place de choix dans les nombreux recueils de *mirabilia* (*zhiguai* 志怪) composés pendant

¹ *Yuanhun zhi jiaozhu*, Chengdu, Ba Shu shushe, 2001. Traduction anglaise par Alvin P. Cohen, *Tales of Vengeful Souls: A Sixth Century Collection of Chinese Avenging Ghost Stories*, Variétés Sinologiques, New Series, n° 68. Paris : Institut Ricci, Centre d'Études Chinoises, 1982.

les siècles précédents². Certains des plus grands chefs d'œuvre de la littérature ou du théâtre chinois sont des histoires de fantômes. Fantômes vengeurs, amicaux ou simplement prophétiques dans les anecdotes médiévales, héroïnes évanescentes et de blanc vêtues du théâtre chanté des Ming, démons facétieux³ des allégories spectrales des romans en langue vulgaire, romantiques mortes amoureuses rencontrées dans des nouvelles en langue classique⁴. Les fantômes, après une longue éclipse imposée par la censure maoïste, ont recommencé à paraître plus souvent qu'à leur tour au fil des pages des romanciers chinois des temps modernes⁵. La littérature orale n'est pas en reste, depuis les contes populaires jusqu'aux histoires racontées dans les soirées amicales des grands centres de la Chine urbaine d'aujourd'hui.

² Robert Campy, « Ghosts matter: the culture of ghosts in Six Dynasties *zhiguai* », *CLEAR: Chinese literature: essays, articles, reviews*, 13 (1991), pp. 15-34.

³ Le terme chinois *gui* 鬼 ne désigne pas les seuls spectres des trépassés. Certes, comme le disent les gloses anciennes, il peut être rendu assez littéralement par « revenant », grâce à son homophonie avec le *gui* 歸 signifiant « retour ». Le dictionnaire *Shuo wen jie zi* 說文解字 (II^e siècle A. D.) précise dans sa définition du caractère *gui* 鬼 : *ren suo gui wei gui* 人所歸為鬼 « [l'état] vers lequel s'en retournent les hommes, c'est [celui de] revenant ». Toutefois, le « revenant » chinois n'est pas un mort qui revient vers le monde des vivants, car le chemin est fait en sens inverse : ce « retour » est celui que la créature fait vers un état antérieur à la vie, vers la terre, vers la fin inévitable de tout être. D'ailleurs, si *gui* reste le terme chinois qui se rapproche le plus du français « fantôme », il n'en recouvre pas entièrement la signification. Il peut ainsi s'appliquer à d'autres classes d'êtres surnaturels : on appelle *gui* les membres du personnel des enfers, qui ne sont pas nécessairement tous des trépassés, et, parfois, d'autres types de monstres ou de génies dangereux que l'on peut rencontrer sur terre. Dans ces dernières acceptions, le mot *gui* est presque synonyme de *guai* 怪 (monstres, prodiges) ou de *yao* 妖 (sorcières, génies), autres éminents représentants du peuple démoniaque chinois. Nous n'envisagerons toutefois ici que les seuls personnages de revenants au sens français du terme.

⁴ Pour un bon tour d'horizon des œuvres romanesques anciennes consacrées aux fantômes, voir Anthoy C. Yu, « 'Rest, rest perturbed spirit !': ghosts in traditional prose fiction », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 47-2 (1987), pp. 397-434.

⁵ David Wang, « Second haunting », in David Wang & Shang Wei ed., *Dynastic crisis and cultural innovation: from the late Ming to the late Qing and beyond*, Cambridge (Mass.), Harvard University Asia Center, 2005, pp. 549-592.

Au-delà de leur fortune littéraire, les fantômes jouent en quelque sorte un rôle structurel dans la religion chinoise. Son complexe panthéon leur accorde en effet une très large place : nombre de divinités qui occupent des fonctions dans la très peuplée bureaucratie céleste administrant les affaires de la vie et de la mort ont été, jadis, des vivants. Même si la légende de ces morts divinisés les dépeint volontiers comme des hommes vertueux, ainsi récompensés pour leurs éminentes qualités morales, on trouve souvent dans leur *curriculum mortae*, comme en filigrane, la trace d'une légende moins édifiante. Le début de leur carrière divine a été souvent marqué par un épisode de hantise, au cours duquel, défunts insatisfaits car péris de male mort, ils ont menacé les vivants de leur colère. Ce n'est qu'en leur offrant un culte que ces derniers ont réussi à apaiser ces fauteurs de trouble et à les enrôler dans les rangs des forces de l'ordre cosmique. Ainsi, une des plus grandes divinités de la Chine pré-moderne et moderne, GuanYu 關羽, valeureux général de la guerre des Trois Royaumes, ne fut pas toujours l'hiératique silhouette dont la statue orne maints autels de sanctuaires public ou privés. Dans les premiers siècles qui suivirent sa fin quelque peu piteuse (capturé par ses ennemis, suite à une dramatique erreur tactique, il fut livré pieds et poings liés au bourreau), il apparut maintes fois comme le capitaine d'une dangereuse troupe de démons venant terrifier les vivants. Il fallut l'entremise d'un religieux, taoïste ou bouddhiste suivant les versions, pour que le soldat mort accepte de mettre sa divine *furor* au service de l'empire et de sa population et mérite de ce fait les canonisations successives qui devaient le porter au faite du panthéon⁶.

Ce n'est point pourtant de ces nombreux points de passage entre les catégories, pas si étanches les unes aux autres, des dieux, fantômes et ancêtres⁷ dont nous allons traiter. Nous

⁶ Sur l'évolution du culte de Guan Yu (Guandi) : Prajensit Duara, « Superscribing symbols: the myth of Guandi, chinese god of war », *Journal of Asian Studies*, 47/4, pp. 778-795 ; Barend ter Haar, « The Rise of the Guan Yu Cult: The Daoist Connection », in Jan A. M. De Meyer et Peter M. Engelfriet eds., *Linked Faiths: Essays on Chinese Religions and Traditional Culture in Honour of Kristofer Schipper*, Leiden: Brill, 1999, pp. 183-204.

⁷ Pour reprendre une distinction célèbre de l'anthropologue Arthur P. Wolf : « gods, ghosts and ancestors », in *idem* & Emily Martin-Ahern, ed., *Religion*

allons laisser de côté la gent masculine de l'espèce fantomatique pour nous attacher à décrire certains traits particuliers aux revenants chinois, en partant du fantôme le plus exclusivement féminin qui puisse être, celui de la femme morte en couches.

Fantômes au féminin : la morte amoureuse

Dans l'histoire littéraire chinoise, la revenante occupe une place quantitativement et qualitativement bien plus importante que celle de ses alter-ego masculins. Dans les anthologies de poésie lettrée, comme dans les récits et anecdotes en chinois classique du dernier millénaire de la Chine impériale, c'est bien souvent « l'âme parfumée » (*xianghun* 香魂) d'une revenante qui apparaît, entraînant avec elle la mélancolique évocation d'un passé révolu⁸. Les retrouvailles entre un homme survivant et la femme aimée arrachée à lui par la mort furent aussi fréquemment mises en scène : la rencontre de l'empereur Xuanzong des Tang (règne 712-756) et du spectre de sa concubine adorée, Yang Yuhuan, qu'il avait dû sacrifier, fut illustrée par maintes œuvres dramatiques et littéraires. Mais, surtout, c'est la rencontre d'un jeune homme et d'une belle et spectrale inconnue qui occupe, tant dans la littérature dramatique que dans les nouvelles et les romans, une place de choix. Une des particularités des histoires chinoises sur le thème de l'amante spectrale est que les amours fantomatiques sont loin d'être nécessairement fatales à leur protagoniste vivant. Si l'histoire de vampire où la belle défunte entraîne peu à peu son partenaire vers un inéluctable trépas existe bel et bien en Chine, nombre d'amours entre morts et vivants n'ont point de fin funeste, et le jeune homme épris d'une belle fantôme poursuit parfois en pleine connaissance de cause sa périlleuse

and Ritual in Chinese Society Stanford : Stanford University Press, 1974, pp. 131-182.

⁸ Judith Zeitlin, « The return of the palace lady : the historical ghost story and dynastic fall », in David Wang et Shang Wei, eds., *Dynastic crisis and cultural innovation: from the late Ming to the late Qing and beyond*, Cambridge (Mass.), Harvard University Asia Center, 2005, pp. 151-199. Du même auteur, le chapitre "The ghost voice", évoque les compositions poétiques attribuées à des poétesses défrites : *idem, The Phantom heroine: ghosts and gender in seventeenth-century Chinese literature*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007, pp. 53-86.

relation. Le plus souvent, le fluide vital convoité par le fantôme et dont l'épuisement menace l'amant imprudent n'est d'ailleurs pas, comme dans nos histoires de vampires, le sang, qui ne peut se prélever que par blessure ou morsure, mais le sperme, qui ne saurait s'écouler sans l'active coopération de son détenteur... Mieux encore, le fluide vital de l'amant peut, dans certains cas, permettre à une fantôme de concevoir, *post mortem*, un enfant bien vivant, voire de retourner elle-même carrément à la vie : nous nous trouvons là, on le voit, sur un pôle diamétralement opposé à celui des histoires de vampires⁹.

Ce relatif optimisme des histoires d'amour spectrales de la Chine classique fait bien souvent de la figure de la revenante davantage un objet de fascination ou de désir que de terreur. La revenante fragile, éthérée, transie, au pas hésitant, personnifie une sorte de féminité radicale, un point d'orgue de la beauté. Il suffit pour le prouver d'évoquer la façon dont le théâtre chanté traditionnel représente différemment fantômes et revenantes. Alors que les acteurs qui incarnent les mâles de la gent spectrale se tiennent souvent immobiles, raides et hiératiques, les actrices spécialistes de l'emploi de la « *prima donna* spectrale » (*hundān* 魂旦) se caractérisent par un jeu tout en tourbillons, sauts, ou traversées glissées de l'espace scénique, où le corps, loin d'être figé, reste mobile, mouvant, effectuant toutes sortes de prouesses physiques pleines de séduisantes promesses. Dans la célèbre scène « Sanlang saisi vivant » (*Huozhuo Sanlang* 活捉三郎), qui montre une revenante amoureuse rendre une visite nocturne à celui qu'elle avait aimé de son vivant, l'amant (joué par un clown) se montre d'abord tout à fait terrifié mais se laisse, peu à peu, de nouveau séduire par le spectre. Même si elle le fait périr pour l'emmener avec elle, l'étranglant de son écharpe de soie blanche, l'amant se laisse entraîner vers le monde des morts, grimaçant mais souriant, dans une sorte

⁹ Dans la préface de sa pièce « Le Pavillon aux Pivoine » (*Mudan ting* 牡丹亭), qui conte la mort, puis la résurrection par amour, de la jeune Du Linxiang, Tang Xianzu 汤显祖(1550-1617) écrivait : « Les origines du sentiment amoureux sont inconnues, mais profondes. Les vivants peuvent en mourir, les morts peuvent en vivre. S'il n'apporte pas la mort à qui vit et s'il ne rend pas la vie à qui est mort, c'est que l'amour n'a pas atteint son degré suprême ». Cité dans la traduction d'André Lévy, Tang Xianzu, *Le Pavillon aux pivoines*, Paris, Musica Falsa, 1999, p. 19.

d'hébétude heureuse¹⁰.

Au fond, dans le contexte de la culture chinoise, où l'on décrit ce qui sépare les êtres plus souvent comme des différences de degré qu'en termes d'altérité radicale, la rencontre spectrale n'est pas une aberration mais une expérience extrême, et le spectre lui-même représente une sorte de quintessence des qualités *yin* qui sont au cœur de l'identité féminine¹¹. Aussi, avec sa cousine la renarde sorcière¹², la belle revenante tient-elle une grande place dans les fantasmes des lettrés. Certaines des plus belles nouvelles du grand écrivain du XVII^e siècle Pu Songling 蒲松齡 (1640-1715) mettent en scène de façon étourdissante un triangle amoureux où jeune lettré, renarde métamorphosée et jeune revenante vivent un amour dont la force permet à ceux qui l'éprouvent de se jouer de la mort¹³.

Fantômes au féminin : la parturiente et la pendue

On trouve toutefois dans la littérature des histoires de revenantes où la rencontre spectrale est une affaire de femmes entre elles, et dont la tonalité est bien moins optimiste. Il s'agit des récits mettant en scène une revenante à la recherche d'une

¹⁰ Description plus détaillée de cette pièce dans mon article « Le fantôme d'une belle : le théâtre chanté chinois (*xiqu* 戲曲) au tournant du millénaire » in Eve Feuillebois, éd., *Théâtres d'Asie et d'Orient. Traditions, rencontres, métissages*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, pp. 107-115.

¹¹ Comme l'a écrit une des meilleures spécialistes des revenants littéraires chinois, Judith Zeitlin : « D'une certaine façon l'expression 'femme fantôme' a quelque chose d'une tautologie. Pour le dire crûment, au sein de la polarité complémentaire du *yin* et du *yang*, un fantôme est 'super-yin', une intensification des qualités ou des phases associées au *yin* par opposition au *yang* : ainsi un fantôme occupe-t-il virtuellement tous les points situés sur l'axe symbolique du *yin* (le froid, les ténèbres, l'humidité, la terre, le bas, la mort, la féminité, etc.) définis par opposition à ceux qui se trouvent sur celui du *yang* (la chaleur, la lumière, le sec, le ciel, le haut, la vie, la virilité, etc.) » ; J. Zeitlin, *The Phantom heroine: ghosts and gender in Seventeenth-century Chinese literature*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007, p. 16.

¹² La renarde sorcière a bien des parentés avec la revenante : appartenant comme elle au monde du *yin*, elle creuse volontiers son terrier dans un tumulus funéraire ; on la dépeint comme se coiffant d'un crâne humain pour revêtir l'apparence de la belle jeune fille qui lui permettra de séduire un humain.

¹³ Voir par exemple, « Fragrance de lotus », trad. par André Lévy, Pu Songling, *Chroniques de l'étrange*, Arles, Picquier, 2005, pp. 268-280.

remplaçante devant périr afin de lui permettre de se réincarner. En Chine, les victimes de male mort des deux sexes sont réputées mener dans l'autre monde une existence extrêmement malheureuse. Souvent morts avant que ne soit écoulé le « laps de vie » (*ming* 命) à eux pré-alloués par le destin, les fantômes des suicidés, des accidentés, des condamnés à mort, des victimes de fauves, des criminels ou de la soldatesque, des maladies inopinées, des morts sans sépulture, etc., vagabondent douloureusement dans un entre-deux mondes comme de véritables gueux. Leur figure est confondue dans la culture populaire avec celle, apportée d'Inde par le bouddhisme, des *preta* (*egui* 餓鬼, litt. « fantômes affamés »), classe d'êtres perpétuellement affamés qui errent, invisibles aux vivants, sans pouvoir jamais trouver soulagement ou satiété ; ils sont un des dédicataires de la fête des fantômes, au septième mois lunaire, et les peintures rituelles exposées à cette occasion représentent de façon poignante et saisissante le groupe de ces victimes de la male mort.

Certains parmi ces fantômes sont particulièrement redoutés des vivants : on dit en effet d'eux qu'ils ne seront sauvés que s'ils peuvent se procurer un remplaçant (*tishen* 替身) qui les libérera en connaissant le même triste sort. Les gens dévorés par les tigres deviennent ainsi ce qu'on appelle des *chang* 伥, spectres contraints de servir leur maître au pelage rayé en attirant de nouvelles victimes sous ses griffes. Parmi les types de morts tout spécialement réputées générer des fantômes à la recherche de remplaçants, on trouve la noyade (par suicide ou accident), le suicide par pendaison et le décès en couches¹⁴.

Certes, ces morts rendus extraordinairement dangereux par leur propension à chercher à reproduire leur triste sort ne sont pas exclusivement féminins : la noyade touche indifféremment hommes et femmes, même si l'élément meurtrier, l'eau, est un des plus *yin* qui puisse être. En revanche, les histoires de fantômes de suicidés par pendaison ont, de façon assez remarquablement disproportionnée, des protagonistes

¹⁴ Rania Huntington, « Ghosts seeking substitutes : female suicide and repetition », *Late Imperial China*, vol. 26-1 (juin 2005), p. 16.

féminins¹⁵. Le fantôme de la pendue¹⁶ (*yigui* 縊鬼 ou *diaosi gui* 吊死鬼) est très souvent le spectre d'une jeune bru ayant choisi de mettre fin à ses jours. Sa mort est souvent intervenue dans le moment hautement critique dans la vie d'une femme qu'est la période suivant le mariage : la rupture avec la famille de naissance, l'entrée dans un nouveau lignage dans une position ne pouvant être, avant la naissance d'un éventuel héritier mâle, qu'extrêmement subalterne, voire servile, constituait un vrai moment de danger¹⁷. Les histoires des fantômes de pendues interviennent précisément dans cet espace. Typiquement, le fantôme va chercher à se procurer une remplaçante en tirant parti de – sinon en déclenchant – un conflit entre la jeune bru et des figures d'autorité de sa nouvelle famille (mari, belle-mère ou belle-sœur). Lorsque la bru se désespère, le fantôme, par une sorte de séduction mortelle, va lui vanter doucement les avantages de la mort comparée à l'existence d'humiliation qui sera désormais la sienne... Les récits mettant en scène cette tendre et fatale rencontre, qu'il s'agisse des anecdotes en chinois classique de la fin de l'empire ou des contes populaires contemporains, ont pour héros le sauveur, toujours de sexe masculin, qui met en fuite le fantôme de la pendue, sauvant ainsi la jeune femme menacée de suicide : il y a sans doute une certaine condescendance masculine dans ces récits de « folles femmes » sauvées par un homme intrépide, peu impressionné par les créatures des ombres... Ces dénouements heureux ne doivent pas faire oublier la dimension critique de l'histoire de la

¹⁵ L'excellent article de Rania Huntington analyse avec beaucoup de finesse les récits de lettrés des derniers siècles de la Chine impériale consacrés au thème du fantôme de la pendue : « Ghosts seeking substitutes : female suicide and repetition », *Late Imperial China*, vol. 26-1 (June 2005), pp. 1-40. L'existence de cette remarquable étude me conduit à ne guère plus m'étendre ici sur ce sujet.

¹⁶ La pendaison ne figurant pas parmi les modes d'administration de la peine de mort en Chine impériale (qui comportait en revanche une sorte de supplice du garrot), les fantômes de pendus sont exclusivement des suicidés.

¹⁷ Dans plusieurs régions de Chine, le moment du mariage est présenté comme une quasi-mort de la jeune fille, notamment à travers le genre oral populaire des « lamentations de la fiancée », plein de funèbres résonances : Anne McLaren, *Performing grief : bridal laments in rural China*, University of Hawaii Press, 2008; Fred Blake, « Death and abuse in marriage laments : the curse of Chinese brides », *Asian folklore studies*, 37-1, 1978, pp. 13-33.

pendue : la véritable séduction, fut-elle désespérée, qu'offrait l'idée de l'évasion hors de l'ordre patriarcal. Un conte populaire où l'on voit les fantômes de pendues faire miroiter à leur victime un séjour paradisiaque à travers la boucle du nœud coulant¹⁸ n'est pas sans rappeler les croyances, attestées par l'ethnographie, dans le fait que les pucelles pourraient partir pour un tel monde meilleur en échappant par le suicide au mariage¹⁹.

Les spectres des femmes mortes en couches

Comme le fantôme de la pendue, celui de la femme morte en couches (*chanfu gui* 產婦鬼, *changui* 產鬼 ou *chanhou gui* 產候鬼) est susceptible de s'en prendre à une congénère. Mais ce type de spectre agit par la peur ou la violence, non par la persuasion ou la séduction. Une différence encore plus frappante est la rareté des mentions des *chanhou gui* dans la littérature écrite, qu'il s'agisse des anecdotes en chinois classique ou du roman en langue vulgaire. La force du tabou lié en Chine au temps de l'accouchement explique sans doute la répugnance des lettrés à aborder le sujet²⁰. Pourtant, les

¹⁸ Wen Yansheng *Zhi po taozhai ji* 智破討債計 (« Comment le fantôme fut empêché par ruse de réclamer sa dette »), *Zhongguo guihua* 中國鬼話, Shanghai wenyi, 1991, p. 202.

¹⁹ Pour une étude abordant cette question, voir Janice E. Stockard, *Daughters of the Canton Delta: marriage patterns and economic strategies in South China 1860-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1989, pp. 118-122. Un reflet littéraire nous en est notamment donné par la nouvelle contemporaine de Ye Weilin, « Cinq filles et une corde », qui s'achève par un suicide collectif par pendaison d'adolescentes à la veille de l'âge nuptial. Il existe de cette nouvelle deux traductions anglaises : Ye Weilin « Five Girls and One Rope », traduit par Zhou Xhizong and Diane Simmons, *Fiction* 8, 2-3 (1987) : 96-114 ; Christopher Smith (trad.), *Chinese Literature* (Summer 1989) : pp. 45-77 ; cette nouvelle a aussi été adaptée au cinéma. Mais le *Virgin suicide* de Sophia Coppola montre que le danger de ce moment liminal n'est pas que chinois...

²⁰ Sur les tabous liés au sang des menstrues et des couches, voir l'article désormais classique d'Emily Martin-Ahern, « The Power and Pollution of Chinese Women », in Margery Wolf, Roxane Witke, *Women in Chinese Society*, Stanford University Press, 1975, pp. 193-214. Pour illustrer la répugnance des lettrés à décrire des scènes d'accouchement, on peut citer l'exemple de la pièce « L'histoire du lièvre blanc », dont une version, proche de la littérature populaire, datant du début des Ming contenait une scène d'accouchement assez explicite : elle fut édulcorée lorsque, au XVI^e siècle, furent composées des versions adaptées au goût des élites lettrées. Voir Cyril

nombreuses morts que causaient les accouchements difficiles créaient une cohorte de mortes malheureuses aux rangs certainement bien plus fournis que ceux des suicidées. Les nombreux rituels destinés à délivrer les âmes des femmes mortes en couches en attestent²¹. De même, les peintures religieuses n'hésitaient pas à représenter ces malheureuses, en groupe spécifique ou en compagnie des autres victimes de male mort. Ainsi, une peinture du XV^e siècle qui orne les parois du Monastère Pilu 毗盧寺, dans la province du Hebei, représente le groupe des « femmes mortes en couches ou à la suite d'avortements » (*duotai chanwang* 墮胎產亡) : un groupe de sept femmes se serrant les unes contre les autres, voûtées par le chagrin, drapées dans d'amples habits dans les plis desquels elles tiennent serrés leurs enfants mort-nés²². Une peinture, datant vraisemblablement de la fin du XIX^e siècle, que des religieux taoïstes employaient lors des rituels de délivrance des âmes errantes, contient une image plus saisissante encore : au milieu d'un groupe représentant accidentés, pendues, victimes des tigres, une femme est assise, livide, les yeux clos. Son corps, presque entièrement nu, à l'exception des petites chaussures dissimulant ses pieds bandés et d'une sorte de cape recouvrant ses épaules, montre la tête d'un enfant, restée

Birch, *Scenes for mandarins: the elite theatre of the Ming*, New York: Columbia University Press, 1995.

²¹ Ces rites visent à délivrer les femmes de l'enfer du « lac de sang » où elles sont plongées aux enfers. Ils sont en principe destinés à *toutes* les femmes ayant enfanté : la pollution engendrée par le sang répandu lors des couches est réputée entraîner infailliblement la damnation si des précautions rituelles ne sont pas prises. Bien entendu, les femmes mortes en couches, qui ont péri en plein milieu de ce moment hautement polluant, ont encore plus dramatiquement besoin de cette aide rituelle. Une des bases de ces croyances est le *sūtra* apocryphe, très largement diffusé, dit « *Sūtra* de la cuve de sang » (*Xuepen jing* 血盆經). Sur l'enfer du « lac de sang » et les textes et rituels s'y rapportant, voir Gary Seaman, « The sexual politics of karmic retribution », in Emily Martin-Ahern & Hill Gates, *Anthropology of Taiwanese Society*, Stanford, University of California Press, 1981, pp. 381-396 ; Alan Cole, *Mothers and sons in Chinese buddhism*, Stanford, University of California Press, 1998, pp. 197-217.

²² Kang Dianfeng 康殿峰, ed. *Pilu si bihua* 毗盧寺壁畫, 1998, p. 258 planche 201. Sur ces peintures rituelles, voir Caroline Gyss-Vermande, *Art asiatiques*, 42 (1987), pp. 123-125; et *idem*, « Démons et merveilles : vision de la nature dans une peinture liturgique du XV^e siècle », *Arts Asiatiques*, 43 (1988), pp.106-22.

coincée entre ses cuisses²³.

Pour pallier la relative rareté des sources dans les écrits lettrés, c'est vers la littérature orale que nous devons nous tourner pour trouver des récits quelque peu substantiels mettant en scène le fantôme de la femme morte en couches. Nous utiliserons le remarquable volume *Zhongguo guihua* 中國鬼話 (« Récits fantomatiques chinois »), une collection de plus de 370 contes populaires rassemblés pendant les années 1980 par le professeur Xu Hualong 徐華龍 (1948-), lequel s'attache avec passion depuis de nombreuses années à promouvoir la « culture spectrale » chinoise²⁴. La section consacrée aux femmes mortes en couche comporte dix-sept récits ; elle suit immédiatement celle consacrée aux fantômes de pendues, qui n'en compte pas plus de cinq. Dans l'une comme l'autre section, on trouve plusieurs histoires illustrant le danger représenté par ces spectres avides de se procurer une remplaçante, narrés du point de vue du protagoniste masculin qui mettra finalement fin à la hantise. Citons pour commencer une histoire caractéristique du type, recueillie dans la province méridionale du Sichuan :

Jadis, un soir, un marchand qui avait fini d'écouler sa marchandise s'en retournait chez lui, sérieusement éméché. Alors qu'il approchait d'un village, il vit soudain confusément devant lui la silhouette gracieuse d'une femme, qui avançait en se dandinant, un panier de bambou tressé au bras. Surpris, le marchand se demanda : où peut bien aller ainsi une femme seule, aux abords de minuit ? N'aurait-elle pas quelque amour clandestine ? Suivons-la pour en avoir le cœur net ! Le marchand lui emboîta le pas, en se gardant de faire le moindre bruit.

Parvenue près du mur d'enceinte du jardin d'une riche maison, la femme s'arrêta. Elle déposa à terre son panier de bambou, et, pffuit, en un instant avait sauté de l'autre côté du mur. Il s'agit donc d'une voleuse, se dit le marchand ; je vais la suivre, et, quand elle dérobera quelque chose, je la

²³ Collection du professeur Li Yuanguo 李遠國, Chengdu, peinture n° 637.

²⁴ Wen Yansheng 文彥生 (pseud. de Xu Hualong), *Zhongguo guihua* 中國鬼話, Shanghai wenyi, 1991. Outre cette collection, Xu Hualong a publié notamment *Zhongguo gui wenhua da cidian* 中國鬼文化大辭典 (« Grand dictionnaire de la culture spectrale chinoise »), Nanning, 1991, *Zhongguo gui wenhua* 中國鬼文化 (« La culture spectrale chinoise »), Taiyuan, 2001, *Guixue* 鬼學 (« Études fantomatiques »), Taiyuan, 2008.

saisirai pour la prendre sur le fait et lui ferai honte de sa conduite. Mais juste au moment où il se disposait à sauter à son tour le mur, le marchand avisa le panier posé à terre : il voulut voir quel butin la voleuse pouvait y avoir déposé. Mais quand il entreprit de fouiller le panier, c'est une écœurante odeur de sang qui lui sauta au visage : il s'en fallut de peu qu'il ne vomisse ! En y regardant de plus près, il vit que le panier était rempli de choses ignobles : un tas de serviettes de papier grossier tachées de sang. Le marchand trouvait la chose de plus en plus étrange. Que fabrique donc cette femme ? Il me faut absolument tirer cela au clair. À peine avait-il pensé ceci qu'il sautait par-dessus le mur.

Une fois dans le jardin, il ne vit pas tout d'abord où était passée la femme. Dissimulé dans l'ombre, il inspecta attentivement les lieux du regard. Soudain, il entendit des gémissements déchirants : « Aya, Aya, ma mère, que ça fait mal ! ». Levant les yeux, le marchand vit, à travers les battants d'une fenêtre donnant sur une pièce éclairée par la lueur de lampes, des ombres qui s'agitaient. C'est sans doute que la femme a été surprise à voler et est maintenant interrogée par les gens de la maisonnée, se dit le marchand. Bien fait ! Pourquoi diable aller faire des choses aussi honteuses, elle n'a que ce qu'elle mérite ! Allons voir de plus près. À peine avait-il pensé ceci qu'il se glissait avec précautions dans un buisson tout contre la fenêtre. En levant la tête, il vit une silhouette féminine se faufiler sous la fenêtre et se mettre à agiter de toutes ses forces un foulard rouge, tandis que de l'intérieur de la pièce, on entendait une femme qui se lamentait en poussant des cris stridents. La femme qui se tient sous la fenêtre n'est-elle pas celle que je viens de suivre ? Que fait-elle donc ? À peine avait-il pensé ceci que le marchand grimpa sans bruit sur la branche d'un arbre et regarda à l'intérieur de la pièce. Il vit une chambre où une femme était en train de mettre au monde un petit enfant. Mais, à chaque fois que la tête du petit enfant sortait du corps de sa mère, la femme tapie à l'extérieur agitait de toutes ses forces le foulard rouge, et la tête de l'enfant disparaissait de nouveau, tandis que l'accouchée hurlait de douleur. En voyant la femme tapie sous la fenêtre sourire à ce spectacle, toute fière, il ne put contenir un frisson et sentit son corps se couvrir d'une sueur glacée. N'avait-il pas affaire à ce qu'on nomme un « fantôme guette-couches » ? Il se sentit aussitôt dégrisé.

Que faire ? S'enfuir, ou sauver la malheureuse ? Le cœur du marchand battait à tout rompre. Mais il entendit alors, venant de la chambre, les pleurs déchirants de l'accouchée. *Sauver une seule vie vaut mieux que construire une pagode de sept étages* : puisant un peu de courage dans le restant du vin qu'il avait bu, le marchand décida que de sauver la mère et son bébé était le plus important. Il se laissa glisser silencieusement de sa branche d'arbre, et, s'approchant à pas de loup derrière la femme, il bondit sur elle, l'empoigna et la repoussa brusquement de l'autre côté du buisson. Étourdie par cette attaque subite, la femme s'écria avec fureur :

Que prétends-tu faire ?

- T'empêcher de nuire ! dit le marchand, la mine sévère.
- Mêle-toi de tes affaires, ou tu le regretteras !
- Un homme droit est plus fort que les sortilèges !
- Je vais me transformer !
- À ta guise, je n'ai pas peur de toi !

Il avait à peine dit ces mots que la femme, sous l'aspect d'une démonsse aux cheveux défaits et couverte de sang, se jeta sur lui. Pas du tout effrayé, il l'attaqua à son tour, la frappant violemment. Après un échange de coups de poing et coups de pieds, le marchand parvint à arracher à la femme le foulard rouge qu'elle tenait à la main. Vaincue, la femme s'agenouilla et implora le marchand de l'épargner : « J'étais fille d'une honnête famille, mais je suis morte en donnant naissance à mon enfant. À ma mort, je suis devenue un 'fantôme guette-couches' : dans le monde des ténèbres, ces fantômes sont les plus à plaindre, les plus misérables. Les autres fantômes nous accusent d'être souillées, malodorantes, ils nous ignorent ou nous briment. Nous n'avons pas de gîte, rien à manger, et sommes réduites à demeurer dans les montagnes isolées ou les crêtes désolées. Dans les contrées infernales, nul n'est plus à plaindre que nous. Si, ce soir, je suis venue ici, c'est pour me chercher une remplaçante afin de pouvoir me réincarner, afin, dans une nouvelle vie, de cesser de subir ce châtiement. Monsieur, ayez donc pitié de moi, et montrez-vous généreux ! Rendez-moi mon foulard rouge. »

La voyant se prosterner si piteusement devant lui, le marchand dit doucement : « Toi qui trouves toi-même si pitoyable le sort des 'fantômes guette-couches', alors pourquoi vas-tu détruire la vie d'une autre femme, et faire d'elle une 'guette-couches' à son tour ? Ne sera-t-elle pas

alors aussi à plaindre que toi ? Je te conjure de ne plus jouer de ces mauvais tours, mais d'accomplir de bonnes actions, et peut-être que le bodhisattva voyant cela aura pitié de toi, et, qui sait, te sauvera. Allez, va-t'en ! » Et, ce disant, le marchand lui rendit son foulard rouge. La jeune femme se releva, et, semblant comprendre à demi, s'en fut silencieusement, tête baissée. Longtemps, longtemps, le marchand entendit lui parvenir du lointain les pleurs de la femme.

Le marchand s'était relevé, songeur, quand on entendit soudain des exclamations joyeuses : « il est né, il est né ! C'est un garçon, robuste et gras ! » Comprenant que l'accouchée avait pu finalement donner naissance sans encombre à son bébé, le marchand, épuisé, se coucha à même le sol et s'endormit. Il fut réveillé par un coup de pied : ouvrant les yeux, il vit qu'il faisait déjà grand jour. Quelqu'un l'apostropha : « Qu'es-tu venu faire ici ? Comment oses-tu dormir ainsi chez nous ?

– Oh là, dit le marchand : si je n'étais pas venu dormir chez vous, votre petit jeune monsieur ne serait pas né du tout ! Et au lieu de me remercier, vous me donnez des coups de pied ! » Alors, le marchand raconta par le menu les événements de la nuit passée. Tous comprirent alors ce qui s'était passé. Quelqu'un alla prévenir le maître, qui convia aussitôt le marchand dans la salle de réception où il lui fit servir un banquet. Il demanda aussi au marchand de devenir le père adoptif de l'enfant. Il ne fallut guère de temps pour que cette nouvelle ne se répande partout alentour²⁵ ».

À lire cette histoire, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque pitié à l'égard du malheureux fantôme, renvoyé, dûment sermonné, à son triste destin et à un très aléatoire salut, et de l'agacement à l'endroit du héros, voyeur moralisateur s'il en est, en dépit de sa bravoure... Mais si le sauveur tire de son exploit un modeste profit (un bon repas...) et se voit accorder une paternité toute symbolique sur l'enfant²⁶, un second conte des « Récits fantomatiques chinois » va créer une étonnante filiation entre le sauveur et le fantôme lui-même. Le conte,

²⁵ Wen Yansheng, « *Chan hou gui* 產候鬼 », *Zhongguo guihua*, pp. 239-241.

²⁶ Le terme employé ici, *gandie* 干爹, signifie littéralement « père sec » : il s'agit d'une sorte de parrainage, n'impliquant aucune renonciation du père biologique à ses droits.

répandu dans la province du Hunan, est intitulé *Comment Wu Tongbiao fut élevé à la condition de mandarin*. Il a pour héros un jeune homme robuste et courageux mais si jaloux de son indépendance qu'il se refuse à travailler pour autrui et vit chichement en allant ramasser du bois dans la montagne ou en capturant des loches dans les rizières. On retrouvera dans son histoire le thème du panier dont le macabre contenu trahit le fantôme de la femme morte en couches, mais l'usage qu'en fait le héros est pour le moins audacieux et radical :

Ce jour-là, il avait, comme à l'ordinaire, chargé sur son épaule sa nasse à loches de rizières, et, avant le point du jour, passait sous la Roche du Père Luo. Dans l'obscurité, il vit une silhouette avançant à pas pressés, et, en regardant bien, s'aperçut qu'il s'agissait d'une femme. Elle tenait à la main un panier de bambou tressé et était vêtue de toile grossière ; elle portait les cheveux défaits, lui tombant sur les épaules. Wu Tongbiao trouva cela étrange : comment une femme seule n'aurait-elle pas eu peur de se trouver seule sur la route de si bon matin ? S'étant fait ces réflexions, il la suivit sans se faire voir. La femme, arrivée à proximité d'une botte de foin, regarda tout autour d'elle avant de dissimuler son panier au milieu de la paille, puis reprit aussitôt son chemin. En un clin d'œil, elle avait disparu. Wu Tongbiao attendit que le jour commence à poindre, puis, s'approchant de la meule de foin, il en sortit le panier. Il y avait à l'intérieur quelque chose qui ressemblait à un estomac de porc : c'était un placenta humain. Il y avait également dans le panier une paire de ciseaux et un petit paquet. Tout content, il ramena chez lui le placenta qu'il nettoya, fit bouillir, et dont il fit un copieux repas.

Un jour plus tard, il s'était mis comme de coutume en chemin avant le jour, et était arrivé dans les rizières lorsqu'il s'entendit apostropher : « Wu Tongbiao ! Pourquoi as-tu pris mon placenta ! ». Levant la tête, il vit une femme aux cheveux dénoués lui tombant sur les épaules, les vêtements en désordre, qui se tenait debout sur la levée de terre du champ, les poings sur les hanches. Il ne sut d'abord que penser, puis, au bout d'un moment, comprit qu'elle était une fantôme de fraîche date, morte d'un accouchement difficile. Pour pouvoir franchir la Porte des fantômes, il lui fallait se trouver une remplaçante. Dès qu'une femme en couches se trouverait en difficulté, elle se servirait du placenta pour se changer en un spectre qui s'attacherait au corps de l'accouchée, attendant l'occasion de la percer de ses ciseaux afin de la faire périr : ainsi la femme

prendrait sa place et elle pourrait se réincarner pour retourner parmi les vivants. Mais maintenant que Wu Tongbiao avait pris son placenta, elle ne pouvait plus se chercher de remplaçante, et était vouée à continuer d'être fantôme....²⁷.

Le jeune homme et la revenante s'expliquent alors. La morte renonce à s'en prendre à son voleur, exigeant simplement de lui qu'il ne manque pas, à chaque repas qu'il prendra, de lui offrir en sacrifice une petite part de sa nourriture. Wu s'acquittera pieusement de son devoir, et n'aura pas à le regretter : le fantôme jouera désormais pour lui le rôle d'un ange gardien, le prévenant des dangers et le guidant au travers d'une carrière militaire qui le fera passer du grade de simple soldat à celui d'officier. Devenu haut mandarin, il offrira à l'âme souffrante de la « guette-couches » un grand sacrifice accompli par des prêtres qui permettra la libération finale de la morte.

Ici, le face-à-face du jeune homme et de la jeune morte n'a pas débouché sur une relation amoureuse. Mais le rapport qui s'est noué n'est guère moins intime. En dévorant le placenta²⁸, à la fois instrument de la souffrance du fantôme et arme qu'il compte utiliser pour s'en prendre à une autre parturiente, Wu Tongbiao n'a en effet pas fait que réduire le fantôme à l'impuissance. Il s'est en quelque sorte imposé comme un fils de substitution de la morte, tout en s'arrogeant sa puissance : en lui offrant des sacrifices, et en veillant, fortune faite, au salut

²⁷ Wen Yansheng, *Wu Tongbiao shengguan ji* 伍童彪升官記, *Zhongguo guihua*, p. 253.

²⁸ Le placenta, réputé potentiellement polluant, devait en principe être enterré en observant un rituel précis. Mais il entrait aussi parfois dans la composition de remèdes, essentiellement mais non exclusivement administré aux femmes, dont les sages-femmes faisaient commerce. Sous les Ming, on disait avec dégoût des femmes – plus ou moins barbares – de l'Extrême-sud qu'elles faisaient cuire leur placenta et le mangeaient : Charlotte Furth, *A flourishing yin : gender in China's medical history, 960-1665*, Berkeley, University of California Press, 1999, pp. 215 et 281-282. Le même ouvrage de Furth nous apprend qu'oser braver un interdit de pollution pouvait avoir l'effet paradoxal de maximiser l'avantage reproductif, selon certains traités médicaux : « to beget a son, a bold man might ignore the standard advice that contact with menstrual blood was polluting for men », p. 115. En dévorant une matière hautement polluante, le placenta d'une morte, l'héroïque Wu Tongbiao fait un pari transgressif assez analogue.

final de la trépassée, il agit à son égard avec une sorte de piété filiale, et s'assure en retour la protection surnaturelle du fantôme. Cette dernière permettra au gueux qu'il était de connaître une haute destinée. En cela, son itinéraire se rapproche de celui d'étranges enfants, eux aussi souvent promis à un brillant destin : ceux qui naissent des tombes de leurs mères, mortes dans le temps de la grossesse ou les douleurs de l'enfantement.

L'enfant né du tombeau

Le thème de l'enfant né du tombeau est illustré par pas moins de sept histoires du recueil. En voici les grandes lignes, accompagnées de quelques exemples.

Un marchand de nourriture ou de plats cuisinés (suivant les cas, il s'agit de jujubes, de soupe de serpent, de galettes grillées, de nouilles ou encore de raviolis *hundun* 混沌) installé à la périphérie d'une bourgade remarque un jour à la fin de la journée qu'un peu de monnaie de papier semblable à celle qu'on offre aux mânes des morts, voire les cendres résultant de la combustion de celle-ci, se trouve mêlée aux espèces sonnantes et trébuchantes de sa recette :

Qui l'eût cru : en comptant sa recette, il s'aperçut qu'il y avait dedans des fausses pièces : lorsqu'il les frota de la main, elles devinrent des cendres de papier brûlé²⁹.

Intrigué ou effrayé, il ne tarde pas à faire le lien entre ce funèbre paiement et la visite d'une jeune cliente silencieuse, qui lui rend quotidiennement visite au point du jour ou au crépuscule :

Le soleil se couchait. Wang-le-deuxième s'apprêtait à fermer son étal et à plier bagages, lorsque, par la rue de l'Ouest arriva une jeune femme, qui pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans. Elle était vêtue d'un habit de drap bleu, et de très longs cheveux enveloppaient son corps. Ses deux yeux avaient une expression hébétée, sans le moindre éclat de vie. La jeune femme s'approcha de Wang-le-deuxième et lui tendit une demi-calebasse tout abîmée, faisant signe au marchand de la lui remplir de soupe aux

²⁹ Wen Yansheng, *Gui ma wang zhuang* 鬼罵王莊 (« Le hameau du fantôme qui insulta Wang »), *Zhongguo guihu*, p. 228.

raviolis, et posant au même moment une poignée de sapèques sur l'étal. Wang-le-deuxième, voyant que le dos de son habit était tout souillé de terre et de poussière, la prit pour une mendiante, et, ayant pitié d'elle, remplit bien à ras-bord sa calebasse de soupe de raviolis. Lorsqu'elle eut tourné les talons, Wang jeta la monnaie qu'elle avait posée sur l'étal dans une bassine d'eau : chose étrange, les pièces se mirent à flotter à la surface de l'eau : en regardant attentivement, il s'aperçut qu'il s'agissait de monnaie de papier³⁰.

Le marchand suit l'étrange cliente, qui le mène jusqu'à un cimetière³¹ au beau milieu duquel elle disparaît brusquement. Le marchand entend alors provenir d'une tombe des pleurs de nouveau-né. La tombe s'avère être celle d'une femme morte en couche, ou pendant sa grossesse. Le marchand parvient à convaincre la famille ou les autorités d'ouvrir la tombe (ou encore l'ouvre lui-même), et l'on découvre, à califourchon sur le cercueil, un bébé bien vivant et en train de manger les victuailles dont le fantôme de sa mère faisait l'emplette pour lui permettre de survivre :

Dans la tombe, on trouva un garçon blanc et dodu, tout autour duquel se trouvait une grande quantité de noyaux de jujubes. Le mari et les parents trouvèrent cela tout à fait extraordinaire ! Ils prirent l'enfant dans les bras pour le sortir de la tombe, puis la comblèrent de nouveau de terre. Le mari, tenant son fils dans les bras, s'agenouilla alors devant la tombe de sa femme et se prosterna à maintes reprises, la remerciant d'avoir ainsi pris soin de nourrir son enfant, et de lui avoir ainsi donné un fils qui pourrait perpétuer les sacrifices aux ancêtres³².

Dans une variante plus macabre, c'est la mère fantôme et non l'enfant qui se nourrit des victuailles achetées chez les

³⁰ Wen Yansheng, *Gui zhuangyuan* 鬼狀元 (« Le premier lauréat fantôme »), *Zhongguo guihua*, p. 223.

³¹ Le terme de cimetière doit être employé avec quelques précautions lorsqu'on parle de la Chine rurale traditionnelle : si les tombes peuvent être regroupées en un lieu géomantiquement favorable, elles se trouvent en pleine nature, et ne sont pas comme en Europe enfermées dans une enceinte close.

³² Wen Yansheng, *Mu sheng er* 墓生兒 (« L'enfant né de la tombe »), *Zhongguo guihua*, pp. 219-220.

vivants, afin de trouver la force de nourrir son enfant :

Les trois se rendirent devant la tombe et écoutèrent attentivement : on entendait bien un bruit de succion qui en provenait ! Les sbires n'en menaient pas large, mais, n'osant pas non plus désobéir aux ordres du mandarin, ils prirent leur courage à deux mains et ouvrirent la tombe. Ils y découvrirent un cercueil de bois rouge, dont le couvercle était ouvert. Dans le cercueil était couché le cadavre d'une femme, entièrement décomposé à l'exception des deux tétons, rouges et luisants. Aux côtés du cadavre, un nourrisson qui n'avait pas encore un mois était couché, tétant à grand bruit son lait³³.

L'enfant revenu parmi les vivants est parfois recueilli par le veuf, parfois confié au marchand ou à des parents adoptifs. L'enfant reçoit souvent un nom portant témoignage de sa naissance spectrale (*gui'hair* 鬼孩兒, « enfant spectre », ou dans un cas, « enfant précieux », en jouant de l'homophonie du caractère « précieux » 貴 et « fantôme » 鬼), et dans plusieurs histoires est décrit comme exceptionnellement doué, finissant même parfois par décrocher la place de *zhuangyuan* 狀元, le premier lauréat des examens mandarinaux)³⁴. Toutefois, deux des histoires ont une fin pessimiste : devenu mandarin, le jeune homme, par honte de son origine spectrale, néglige de rendre

³³ Wen Yansheng, *Gui zhuangyuan* (« Le premier lauréat fantôme »), *Zhongguo guihua*, p. 224.

³⁴ On comparera cette histoire avec les fantômes japonais de femmes mortes en couches, les *ubume* et surtout les *kosodate yūrei* : Hank Glassman, « At the crossroad of birth and death : blood pool hell and postmortem fetal extraction », in Jacqueline Stone & Mariko Namba Water, eds, *Death and the afterlife in Japanese buddhism*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2009, pp. 193-195. On retrouve dans les histoires japonaises le même thème des emplettes du fantôme et de l'enfant paraissant vivant dans la tombe, mais l'accent n'est guère mis sur le devenir de l'enfant. Les sources de H. Glassman sont toutefois surtout des hagiographies bouddhiques, qui insistent sur le choix de l'homme qui a assisté à l'événement prodigieux d'entrer ensuite dans les ordres. La nature des sources induit un point de vue narratif assez différent. Voir aussi une peinture d'*ubume* in Michael Dylan Foster, *Pandemonium and parade : japanese monsters and the culture of yōkai*, Berkeley, University of California Press, 2009, pp. 60-62. Foster, citant un article de Miyata Noboru, remarque que ceux qui ont rencontré une *ubume* sont réputés retirer une grande force physique de cette rencontre : Foster, *op. cit.*, p. 231 note 64.

les devoirs à sa mère et est foudroyé sur ordre du ciel !

La nourriture n'est pas le seul soin que peuvent prodiguer à leur progéniture ces mères mortes : dans une histoire belle et poignante, un médecin, connu pour son dévouement, reçoit la visite nocturne d'une étrange cliente venue l'appeler pour soigner son enfant. Il la suit jusqu'à une maison désolée perdue au milieu des bois, et y soigne de son mieux un nourrisson assez mal en point. Son travail terminé, il accepte de la mère un bol de nouilles ; il l'a à peine consommé qu'il tombe évanoui. Lorsqu'il revient à lui, il se trouve au milieu d'un cimetière, et entend provenir d'une tombe fraîchement close les vagissements d'un nouveau-né : le médecin fait ouvrir la tombe, celle d'une femme récemment morte en couches enterrée là avec l'enfant qu'elle n'a pu mettre au monde. On en extrait le nourrisson, bien vivant, que le médecin a sauvé la veille. Le médecin, échaudé par sa macabre aventure (il a à son réveil vomis les « nouilles » que lui a données la morte, en fait des vers de terre vivants...), se jure de ne plus accepter de consultations nocturnes³⁵ !

Par-delà la mort, les fantômes des femmes mortes en couche parviennent ainsi à boucler le cycle de la maternité : si le temps passé dans la tombe par l'enfant varie – de quelques semaines à une ou deux années – deux des histoires précisent que le nourrisson est resté dans le sépulcre un temps exactement égal *zuoyue* (坐月), le mois de quarantaine rituelle qui suit normalement une naissance, et à l'issue de laquelle le nouveau-né va vraiment entrer dans la vie. Certes, cet accouchement spectral n'est pas sans mélancolie pour la malheureuse qui voit son enfant la laisser à la solitude de la mort pour rejoindre les vivants : une de nos histoires montre la femme, après que l'enfant a été extrait de la tombe, revenir hanter son mari en réclamant son enfant. Il faudra que le marchand de galettes à qui elle venait acheter de quoi nourrir son bébé confectionne à l'aide de pâte une effigie à l'image d'un enfant et la place dans son cercueil pour que la hantise cesse enfin³⁶. Enfin,

³⁵ Wen Yansheng, *Ye ban qiu yi* 夜半求醫 (« La consultation à minuit »), *Zhongguo guihua*, pp. 248-250.

³⁶ Wen Yansheng, *Gui ma wang zhuang* (« Le hameau du fantôme qui insulta Wang »), *Zhongguo guihua*, p. 229. Le mari est en ce cas le responsable de la mort de sa femme : joueur invétéré, il a perdu son épouse au jeu, la

l'optimisme de ces contes n'est pas général : une histoire répandue dans la province septentrionale du Shanxi fait état d'un autre type de fantôme : celui des enfants « nés aux enfers » de femmes mortes en couche. On les appelle du beau et triste nom de « fantômes flous », *mohu gui* 模糊鬼. Pour les empêcher de venir quêter leur nourriture auprès des vivants, on les cloue dans le ventre de leur mère, à même le cercueil³⁷.

Ces contes populaires, dans leur crudité, présentent sans détour l'horreur et la tristesse du trépas de leurs malheureuses héroïnes, tout en inventant la consolante idée de la tombe matricielle. Celle-ci n'est pas apanage exclusif de la culture populaire. Ainsi, le grand écrivain Pu Songling, évoqué plus haut, sut en jouer dans plusieurs de ses histoires avec humour et poésie. Celle de ses nouvelles qui l'illustre avec le plus de brio est sans doute « La Futée »³⁸ : le protagoniste de cette histoire, un jeune homme qui a l'infortune d'être « un eunuque naturel », entrera sans le savoir dans une maison qui est en fait une tombe féminine : la renarde qui l'a élue comme gîte lui rendra par sa magie des génitoires en parfait état de marche, grâce auxquelles il pourra féconder la belle jeune fantôme qui demeure en ces lieux. Celle-ci sortira finalement de la tombe en tenant dans ses bras un robuste nourrisson, n'ayant rien d'un fantôme, et le héros prendra pour épouse et concubine fantôme et renarde, pour couler à leurs côtés des jours heureux.

Au XVIII^e siècle, Ji Yun, haut fonctionnaire du règne de l'empereur Qianlong et grand amateur d'histoires de renard et de fantômes commentait ainsi une des anecdotes qu'il avait

contraignant au suicide ; ce n'est qu'après l'épisode de la naissance spectrale qu'il s'est enfin assagi !

³⁷ Wen Yansheng, *Guipiao* 鬼票 (« La monnaie fantôme »), *Zhongguo guihua*, p. 231. On ne saurait, sans mener des enquêtes ethnographiques parallèles, dire s'il s'agit là ou non de l'écho de pratiques réelles. Cette éventuelle pratique semble à rebours de celle du Japon, où l'on extrayait au contraire le fœtus du corps de sa mère morte pour empêcher cette dernière de devenir un fantôme souffrant dans l'autre monde : Hank Glassman, « At the crossroad of birth and death », p. 195. Un autre conte du recueil de Wen Yansheng évoque un lieu spécialisé où sont enterrés les femmes mortes en couche et les enfants en bas âge, lieu particulièrement redouté pour être infesté de fantômes.

³⁸ Titre de la traduction de la nouvelle par André Lévy : Pu Songling, *Chroniques de l'étrange*, Arles, Picquier, 2005, pp. 303-312.

recueillies : « Les fantômes sont de l'énergie vitale humaine en surplus, laquelle diminue au fil du temps, et c'est pourquoi le *Commentaire de Maître Zuo* dit : 'les nouveaux fantômes sont grands, les anciens, petits'. En ce monde, nombreux sont ceux qui ont vu des fantômes, mais on n'entend personne prétendre avoir vu des fantômes du temps de Fuxi ou de l'Empereur Jaune [c'est-à-dire de la très lointaine antiquité] : c'est qu'ils se sont consumés jusqu'à disparition complète³⁹. » Les spectres des femmes mortes en couche ne sont pas encore de ces fantômes dissous... Les régions rurales pauvres de la Chine livrent sans doute, même si heureusement en bien moins grand nombre que jadis, leur contingent de ces malmorts-là. Puissent-elles, les progrès de l'hygiène et de la médecine aidant, ne bientôt plus exister qu'en miniature, comme personnages de peinture ou fantômes de papier, tels ceux que l'on a rencontrés au détour de ces pages !

³⁹ Cité, avec de petites modifications, dans la traduction de Jacques Dars : Ji Yun, *Passe-temps d'un été à Luanyang*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 127-128.